

Télérama n° 2460 - 5 mars 1997

La Moindre des choses par Marine Landrot

Ses bras invoquent le ciel, puis se ferment autour de son corps comme une camisole volontaire. A pleins poumons, Violaine respire l'air le plus pur de la campagne, pour expirer l'air d'opéra le plus désespéré: « *J'ai perdu mon Eurydice... Quel tourment déchire mon coeur !* » Son chant glace le sang. Soudain, Violaine sort du champ de la caméra et laisse sa voix déchirée envahir l'écran, avec les arbres pour seul auditoire. Puis elle revient dans le cadre, pour hurler à capella les derniers mots de sa plainte : « *Ma douleur...* », comme si Gluck l'avait composée pour elle...

Abrupte et mystérieuse, cette première séquence de *La Moindre des choses* résume à merveille la méthode Philibert. Règle n°1 : ne jamais suivre du regard celui qui refuse d'être vu. Règle n° 2 : débusquer l'essentiel qui se cache toujours derrière l'insignifiant. Depuis ses débuts, le documentariste se glisse patiemment dans des mondes très fermés. Pas pour les dynamiter de l'intérieur. Simplement pour changer le regard extérieur. Cette fois, il a poussé la grille de la clinique de La Borde, un établissement psychiatrique pas comme les autres, qui aurait aussi pu s'appeler le Château du fou au bois dormant. C'est un castel féerique perdu dans un parc arboré, où les malades viennent se mettre à l'abri d'un monde réel devenu trop anxiogène. Ils ne végètent pas, ils poussent librement, à leur rythme et en tous sens. Les soignants ne portent pas de blouses blanches, et les portes ont des poignées des deux côtés. En jargon médical, on nomme cela « psychothérapie institutionnelle ». Jean Oury, le psychiatre qui dirige La Borde depuis sa création en 1953, a trouvé une expression plus humble. Il préfère parler de la *moindre des choses*.

Nicolas Philibert a pris l'expression au pied de la lettre. Il n'a pas voulu filmer le folklore de la folie, avec ses crises de démence et ses larmes d'angoisse. De son vol au-dessus d'un nid de coucou, il n'a rapporté aucun cliché spectaculaire. Il a eu raison. La moindre des choses, l'infiniment petit, en disent aussi très long sur ces humains à la dérive : une boutade, un geste, un soupir.

Pour observer ces trois-fois-rien en toute discrétion, Nicolas Philibert a profité de l'effervescence d'une répétition théâtrale. Chaque année, le 15 août, les pensionnaires de La Borde jouent une pièce dans le parc du château. L'été dernier, ils ont monté *Opérette*, de Witold Gombrowicz, fantaisie grinçante et joyeusement foutraque. Pour obtenir ce résultat échevelé, il a fallu canaliser les énergies contradictoires, et souvent invisibles de chaque patient. Energies qui, subrepticement, ont fini par nourrir le documentaire de Nicolas Philibert, véritable miroir de cerveaux en désordre. « *Je n'ai aucun air en tête !* », se plaint un sosie du général de Gaulle à qui l'on demande de chanter ce qui lui vient à l'esprit. Qui sait si ce grand barbichu au regard noir avait déjà exposé le malheur de sa vie à travers une phrase aussi limpide ? Et cette jeune fille qui dessine le visage d'une malade et finit par lâcher, dans un moment de panique, « *J'ai peur de rater...* » Elle s'apprête à dire autre chose, mais s'interrompt en plein élan, le souffle coupé par un bouleversant rictus de souffrance. Comme si l'ampleur de sa confession spontanée venait d'accéder à sa conscience... Il y a encore cet adolescent aux cheveux roux qui mastique une madeleine pendant que tous chantent en chœur autour de lui. Les yeux mi-clos comme un nourrisson encore méfiant du monde, il semble refuser de sortir de sa coquille. Pourtant,

écoutez bien le refrain que les autres ont entonné : « *On lèche, on lape, on suce, on salive, à coups de langue, à coups de langue...* » Et si, tout simplement, la dégustation bruyante d'une pâtisserie restait pour lui l'interprétation la plus juste de cette chanson gourmande ?

En permanence, Nicolas Philibert nous force à fouiner au-delà de l'apparence des visages comme de la nature. Car le cinéaste ne se contente pas de sonder les hommes. Il s'imprègne aussi de leur environnement, filmé sans eux, dans de longues séquences silencieuses. Respirations salutaires ou bouffées d'angoisse, ces plans d'arbres agités par le vent et la pluie rappellent que les malades de La Borde sont des êtres humains, habitants de la planète Terre. Leurs angoisses renvoient aux nôtres, comme dans une pièce de Samuel Beckett. *La Moindre des choses* a des allures d'*En attendant Godot*. Dans le jardin de La Borde, un patient hagard marche péniblement jusqu'à un arbrisseau, en se massant le front, comme pour calmer les pensées insoutenables qui cognent sous son crâne. Et l'on croit voir le personnage d'Estragon, qui souffre le martyre à cause de ses chaussures torture, sous un arbre esseulé.

Soignants ou malades, sains d'esprit ou psychotiques ? Devant la caméra égalitaire de Nicolas Philibert, les gens normaux ont parfois l'air bizarre. Prenez l'animatrice qui met en scène *Opérette*. Qu'est-ce qu'il lui prend tout à coup de valser seule sur l'estrade, avec un danseur imaginaire ?

Parmi tous les visages croisés à La Borde, Nicolas Philibert a trouvé un allié. Aussi lucide que lui sur cette maigre frontière qui sépare la folie de l'ordinaire. Il s'appelle Michel Parent et séjourne régulièrement à la clinique depuis 1969. Les tics nerveux, la révolte exténuée, la diction appliquée, le discours poétique : tout, chez lui, évoque Antonin Artaud. « *Ne parlez jamais de votre santé à un médecin, parce qu'il pourrait vous asservir...* », dit-il au spectateur, le regard à la fois rieur et abyssal. En terminant son documentaire sur cette confession testament (1), Nicolas Philibert dénoue le dernier cordon de sécurité qui nous séparait des fous. On sort de son film avec cette étrange impression qu'Artaud décrit dans *Le Pèse-nerfs*: « *Une espèce de déperdition constante du niveau normal de la réalité.* »

(1) Michel Parent est décédé après le tournage.